

Face à la mort

Les expositions *À la vie, à la mort et Deuils*

Patrick Bergeron, Ph. D.

Volume 22, numéro 1-2, automne–printemps 2009–2010

Résilience et deuil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045039ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045039ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, P. (2009). Compte rendu de [Face à la mort : les expositions *À la vie, à la mort et Deuils*]. *Frontières*, 22(1-2), 129–132. <https://doi.org/10.7202/045039ar>

FACE À LA MORT

Les expositions *À la vie, à la mort et Deuils*

MUSÉE DES RELIGIONS DU MONDE DE NICOLET

À LA VIE, À LA MORT: DU 19 MAI AU 6 SEPTEMBRE 2010

DEUILS: DU 19 MAI 2010 AU 13 MARS 2011

<<http://www.museedesreligions.qc.ca/>>

Patrick Bergeron, Ph. D.,

professeur agrégé, Département d'études françaises, Université du Nouveau-Brunswick.

Vingt musées de la Mauricie et du Centre-du-Québec se livrent cette année à une initiative conjointe peu banale: tenir simultanément 27 expositions sur la thématique de la mort. Cette « exposition territoriale », comme l'appelle le réseau Médiat-Muse (qui chapeaute l'événement), use dans sa publicité d'une formule convaincante: « La mort... des expositions à vivre¹! » L'ensemble risque de moins faire jaser que le controversé « voyage au cœur du corps humain » proposé par l'exposition *Bodies*². Ce serait regrettable, car si l'on n'en juge que par le doublet *À la vie, à la mort* et *Deuils*, les deux expositions présentées simultanément au Musée des religions du monde de Nicolet, on conviendra que l'événement vaut le déplacement. C'est en effet un émouvant voyage au cœur de la nature humaine qui s'offre à nous.

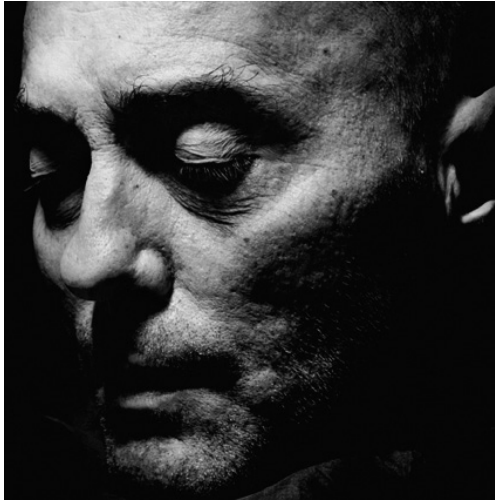
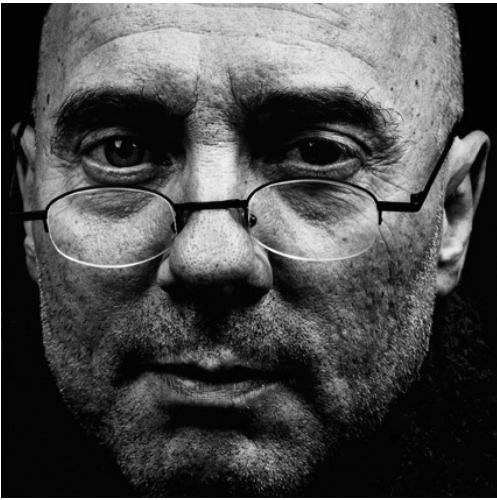
MOURIR À VISAGES DÉCOUVERTS

All photographs are memento mori. To take a photograph is to participate in another person's (or thing's) mortality, vulnerability, mutability. Precisely by slicing out this moment and freezing it, all photographs testify to time's relentless melt (Sontag, 1990, p. 15).

Présentée pour la première fois en Amérique du Nord, l'exposition bilingue³ *À la vie, à la mort / Life Before Death* est l'adaptation de l'exposition *Noch mal leben, Eine Ausstellung über das Sterben* (« Vivre encore une fois, Une exposition sur le

mourir »), qui réunit des photographies de Walter Schels et des textes de Beate Lakotta. Schels, né en 1936, est renommé en Allemagne pour ses photographies animalières et ses portraits de chanceliers, de divas, de nouveau-nés et de lauréats du Nobel⁴. Enfant de la guerre, il affirme être resté habité par la peur des cadavres, des squelettes et des enterrements. Lakotta pour sa part, née en 1965, travaille comme rédactrice scientifique au grand hebdomadaire allemand *Der Spiegel*. Avant ce projet, elle n'avait jamais vu de cadavre de près.

L'idée derrière *À la vie, à la mort* est aussi ingénieuse que simple. Munis d'une caméra et de bandes magnétiques, Schels et Lakotta ont accompagné dans leurs derniers jours ou leurs dernières semaines de vie quelques individus dont certains ont choisi pour ultime refuge une maison de soins palliatifs. Sans doute, les endroits pour « rencontrer » la mort ne manquent pas: la maison de retraite, les soins intensifs, les lieux d'accidents... mais la mort y survient à l'improviste. La maison de soins palliatifs, pour sa part, constitue comme on le sait un milieu de vie réservé aux gens en fin de vie. La médecine moderne y est mise à contribution pour que cette fin de vie soit vécue de manière aussi consciente et peu douloureuse que possible. Quiconque y fait son entrée sait qu'il s'agit de son dernier refuge, qu'il ne retournera pas dans ce qui fut jusque-là sa maison, car il doit, comme l'a dit Racine, « faire de [sa] mort les funestes apprêts ». Schels et Lakotta ont donc judicieusement identifié la maison de soins palliatifs comme un endroit privilégié où méditer sur sa fin prochaine.



Heiner Schmitz
Âge: 52 ans
Naissance: 26 novembre 1951
Premier portrait: 19 novembre 2003
Décès: 14 décembre 2003

L'ambition initiale de Schels et Lakotta, puisque aucun d'eux n'avait encore considéré le sujet d'aussi près, visait à en apprendre plus sur le mourir et la mort. L'exposition raconte les expériences, les inquiétudes et les espérances de vingt-six mourants. Tous ont accepté de se faire photographier peu de temps avant leur mort, sachant qu'ils le seraient de nouveau une fois décédés. Les rencontres ont eu lieu entre 2002 et 2003, à Berlin et à Hambourg, dans des maisons de soins palliatifs, des centres hospitaliers ou, dans le cas d'une bambine, au domicile familial.

À chaque individu rencontré correspondent, en général, deux photos : l'une prise de son vivant, l'autre peu de temps après sa mort. Toutes sont en noir et blanc, un choix indiscutable, car il combine l'élégance artistique à la sobriété et la décence. Chaque diptyque de portraits est accompagné d'indications précisant le nom de la personne photographiée, son âge, sa date de naissance, la date du portrait anthume ainsi que la date et le lieu du décès. Puis, un texte capture l'essentiel du regard du mourant à la perspective de sa fin prochaine. Le contenu du texte diffère en fonction de la personnalité, du vécu et des croyances de chacun. Les différences sont parfois très nettes. Tantôt amers et tantôt comiques, tantôt effrayés et tantôt sereins, les témoignages que nous lisons nous mettent en présence d'un échantillon varié d'humanité. En aucun moment, Schels et Lakotta ne se sont interposés. Ils ont toujours laissé le mourant s'exprimer, tentant tout au plus, lui par l'image, elle par le texte, de saisir l'essentiel de son expérience.

L'émotion qui saisit le visiteur au bout de deux ou trois ensembles de portraits est foudroyante. Ces visages que nous observons, ce ne sont pas ceux de simples inconnus qui témoignent de leur fin prochaine. C'est nous-mêmes, ou un parent, un proche, un ami, que nous mirons sur les panneaux de l'exposition. C'est Monsieur et Madame Tout-le-monde qui prononcent un dernier cri du cœur avant de quitter le monde des vivants. C'est en nous-mêmes que ces photos nous font plonger, d'une tout autre façon que ne le fait *Bodies*, une exposition elle aussi bouleversante mais pour des raisons différentes. Ce n'est pas l'œil détaché de l'anatomiste qui s'affirme ici ni un phénomène biologique qui expose ses lois ; c'est plutôt le regard nu, vulnérable, spirituel de l'individu de tous âges, de toutes croyances et de tous horizons confondus, un regard qui renvoie à une réalité que l'on préfère souvent oublier : nous sommes résolument seuls devant la mort. Malgré les meilleures dispositions de notre entourage, il y a toujours un point au-delà duquel nul ne peut nous accompagner. Pas tout de suite, du moins.

C'est alors que nous touchons en l'individu ce qu'il contient de foncièrement universel. Voilà pourquoi l'histoire de Peter Kelling,

ce fonctionnaire à la protection du travail, ou celle de Barbara Gröne, cette combative femme de carrière, me concernent autant. Leur histoire, c'est aussi la mienne, la vôtre ; c'est nous, l'humanité, qui la revivons depuis la nuit des temps. Ce rappel de notre fragilité a de quoi nous remuer s'il nous attrape par surprise. Car pour la quasi-totalité d'entre nous qui jouissons d'une bonne santé, de même que pour plusieurs de ces 26 mourants que la mort est venue surprendre, l'organisation de la vie au quotidien ne laisse guère de temps pour penser à la mort.

À la vie, à la mort : le titre français de l'exposition suggère que vie et mort suivent un tracé parallèle, tout en évoquant un jovial toast funèbre. *Life Before Death* : le titre anglais nous rappelle l'imbrication de la vie dans la temporalité de la mort. L'indication est bien trouvée dans les deux cas. Voilà à n'en pas douter « une exposition à vivre », car c'est de la vie qu'il y est profondément question.

VIVANTS JUSQU'À LA MORT

Comme pour attester le peu de distance qui sépare le vivant du mort, les visages photographiés par Walter Schels présentent étonnamment peu de différences selon que nous les observions avant ou après le décès. Manifestement, Schels a veillé à ce que le plan, l'angle, la position du visage, les vêtements portés dans certains cas, soient demeurés les mêmes. La seule différence vraiment frappante entre les visages anthumes et posthumes réside dans les yeux, ouverts chez le vivant, fermés chez le défunt. La nuance est parfois si subtile qu'on croirait le défunt simplement endormi. C'est le cas pour Wolf-Bernd Januszkeski, 59 ans, dont les deux portraits font voir le même gros plan de la tête légèrement inclinée vers la gauche. Pourtant, cet homme qui paraît assoupi est bel et bien « parti aux fleurs », comme le dit une chanson de Brel. La mort a défait ses projets de voyage. Tombé malade, il a dû se résigner, au lieu de parcourir le monde, à voyager en lui-même et aux confins de son couple. La fiche qui décrit son expérience accorde une grande place à son épouse Ingrid. Celle-ci a passé des heures à son chevet, tandis qu'il ne pouvait plus ni bouger, ni parler et que sa conscience semblait éteinte. Ingrid lui faisait la lecture, lui massait l'oreille ou le lavait. Elle voulait qu'il sente son chagrin mais aussi qu'il la sache prête à le laisser partir.

L'histoire de Rita Schöffler (62 ans) s'avère elle aussi touchante d'un point de vue sentimental. Sachant sa mort toute proche, Rita a accepté de revoir son ex-mari après 17 années de séparation et de rancœur. Elle nourrissait des appréhensions à l'idée de leurs retrouvailles. Pourtant, les anciens époux ont vécu leur dernier tête-à-tête avec tendresse et compassion, comme si l'approche de la mort avait subitement aboli leurs différends.

Comme ceux de Januszki et de Schöffler, chaque témoignage ressemble à un petit roman, comportant son lot de rêves, de déceptions, de drames et d'émerveillements. La perspective de la mort prochaine entraîne le mourant et son entourage dans une montagne russe d'émotions. Elle ramène la vie vécue à ses enjeux essentiels.

C'est parfois la tristesse qui prévaut. Par exemple, quand la mort a rattrapé Jan Andersen (27 ans), séropositif depuis l'âge de 19 ans, celui-ci faisait confiance aux percées de la médecine pour lui permettre une existence beaucoup plus longue. Combien d'autres sidéens ont vu (et voient toujours) les mêmes espoirs brisés ?

D'autres fois, la fin de vie revêt paradoxalement un caractère poétique. Ainsi Heinz Müller, un ancien employé du chemin de fer allemand, désirait confier un secret à Schels et Lakotta. Pendant des années, il avait conservé la paire de chaussures que sa mère avait portée lors de son entrée dans la clinique où elle devait mourir. Chaque année, avant Noël, il sortait ces chaussures et les nettoyait. Or, cette année-là (en 2002), pour la première fois, Müller s'est senti trop malade pour procéder au récurage rituel. Il est mort le lendemain de la fête des rois avec la conviction que sa mère l'attendait de l'autre côté.

Tous ne s'acclimatent pas de manière aussi optimale à la maison de soins palliatifs. Pour Ursula Appeldorn (une psychotique de 57 ans) par exemple, apprivoiser son nouveau chez-soi a exigé du temps. Mais l'adaptation était terminée quand Ursula eut fini d'aligner ses deux douzaines de poupées. L'image parle d'elle-même.

Pour Walter Wegner, le séjour en maison de soins palliatifs a paradoxalement été tonifiant : l'homme de 81 ans y a en effet pris du mieux, au point d'y être hébergé une année complète. Les séjours de longue durée n'étant guère possibles dans ce type d'établissement (on comprend aisément pourquoi), Wegner a dû se résigner à déménager. Comme il avait une peur bleue des maisons de retraite, il a demandé à sa femme s'il pouvait rentrer à la maison. Se butant à un refus, il est mort cinq jours plus tard.

Roswitha Pachollek, a elle aussi, apprécié l'hébergement en unité de soins palliatifs, mais pour de tout autres raisons. Atteinte d'un cancer qui devait l'emporter à 47 ans, elle promenait un regard froid sur ce qu'a été sa vie. Après une enfance maussade dans un foyer, elle n'a jamais pris part à la vie active. Mécontente de ses rôles d'épouse et de mère, elle approchait la mort avec le sentiment de ne rien avoir accompli de significatif. Puis, comme par enchantement, la maison de soins palliatifs l'a aidée à jouir du temps qu'il lui restait. La bonté du personnel l'a tellement impressionnée qu'elle a formé le vœu, en cas de guérison, de se consacrer à son tour à l'accompagnement des mourants. Son souhait n'a pas pu se réaliser, mais au moins, Roswitha se sera réconciliée avec la vie avant de la quitter.

Par-delà les variantes apportées par le vécu et les valeurs de chacun, ces individus se préparent tous à faire leurs adieux. Nous les voyons qui mettent de l'ordre dans leur vie ou qui maintiennent des contrariétés à l'écart, telle Waltraud Bening, repoussant au dernier moment son ultime entretien avec son mari, qu'elle a toujours trouvé dominateur et qui l'a blessée en ne la laissant pas mourir à la maison comme elle le souhaitait.

La plupart des sujets qu'ont rencontrés Schels et Lakotta nourrissent toujours certains espoirs : d'une vie un peu plus longue ou un peu plus douce, d'une mort rapide et indolore... Certains souhaitent que la mort ne soit pas la fin de tout, d'autres élaborent des projets advenant une guérison. Bref, ces mourants nous montrent, à différents degrés, à quel point ils étaient tous, avant tout, bien vivants.

SACHANT SA MORT VENIR

Nous touchons ici le fond du problème : les mentalités contemporaines inclinent peu l'individu occidental de bonne santé à penser sa mort. Il peut même paraître inquiet ou lugubre de formuler le souhait énoncé dans les *Psaumes* et qui, dans un passé pourtant pas si lointain, a guidé nombre d'Occidentaux :

Seigneur, fais-moi connaître ma fin

Et quelle est la mesure de mes jours,

Que je sache combien je suis éphémère ! (Ps. 39, 5)

Les mourants qu'ont rencontrés Lakotta et Schels nous aident à nous « savoir éphémères », car, nous aussi, nous nous poserons, si nous ne le faisons déjà, les mêmes questions qu'eux : pour-quoi moi, pourquoi maintenant, pourquoi de cette manière ? Comment ai-je vécu, qui ai-je aimé, qu'ai-je réussi, qu'ai-je raté, que me reste-t-il à accomplir ? Voilà ce que j'entendais, précédemment, quand je parlais d'« émouvant voyage au cœur de la nature humaine ».

Le contraste entre déni et conscience de la mort trouve peut-être sa plus nette expression dans le témoignage du publicitaire Heiner Schmitz (52 ans), qui avait acquis la réputation d'un bon vivant. Ses visiteurs s'appliquaient à l'égayer, le distraire ; ils éludaient le sérieux de sa situation en lui souhaitant de se refaire une santé. Nul n'osait se retrouver seul avec lui ni s'informer de ce qu'il ressentait, alors que la perspective de sa fin prochaine occupait toutes ses pensées ! Cet exemple en dit long sur la manie occidentale d'occulter la mort.

Comme on pouvait s'y attendre, la plupart des 26 mourants avaient plus de 70 ans lorsque Schels et Lakotta les ont rencontrés. Pourtant, certains étaient dans la force de l'âge, comme Barbara Gröne, emportée à 51 ans par une tumeur incurable à l'ovaire. Sa mort paraît bien injuste si l'on songe au fait que Barbara a connu des débuts difficiles dans la vie (elle avait été rejetée par sa mère), mais que, à force de détermination, elle est devenue kinésithérapeute, s'est établie à son compte et a connu la prospérité matérielle. Désarmée de son sort, elle se préparait à partir avec l'impression que la vie n'a pas voulu d'elle. Sur le portrait qu'a tiré d'elle Walter Schels, son regard sombre et son visage maigre mais fort suggèrent ce sombre bilan, celui d'une battante vaincue par un adversaire inflexible.

Pour d'autres aussi, la mort survient fort mal à propos. Ainsi Bärbel Templin (65 ans) se sent carrément punie par le sort alors qu'elle a passé sa vie à aider les autres. Beate Laube, 44 ans, regrette de mourir avant l'été et sans revoir la mer. Gerda Strech, 68 ans, trouve la mort bien importune de venir la chercher au moment où elle se préparait à jouir d'une retraite dorée après une vie qui a tourné autour du travail et des enfants.

L'injustice semble plus criante encore lorsque l'existence interrompue aura été de brève durée. Certains portraits de l'exposition montrent ainsi des visages d'enfants, tel celui de la délicate Elmira Sang Bastian, une bambine de 17 mois dont le crâne est presque tout entier occupé par une tumeur et dont le regard, vitreux, semble porter une vive douleur. Dans son cas à elle, le visage posthume frappe par son allure apaisée. Il arrive aussi que la mort libère.

Dans la même veine, l'histoire de Jannik Boehmfeld est assurément l'une des plus poignantes de l'exposition. Ce garçon de 6 ans a été frappé en même temps que sa mère, Silke (30 ans), par une maladie incurable (une tumeur au cervelet dans son cas à lui, un cancer du sein en ce qui la concerne). Le texte de Lakotta décrit l'intense combat qu'a livré cette jeune mère pour ne pas succomber avant son fils. Sortant vainqueur de cette première lutte, elle a pu se laisser vaincre à son tour par la maladie. L'exposition ne contient aucun portrait posthume de Silke.

SE PRÉPARER AU DÉPART ET À LA PERTE

Au fond, *À la vie, à la mort* concorde en tous points avec le mandat que s'est donné le Musée des religions de Nicolet et que résume la devise inscrite sur une brochure publicitaire : « Ouvert d'esprit ! » Aucun prêchi-prêcha ne nous est servi. Les points de vue opposés ont droit de cité ; à chacun de nous de détenir ses propres vérités sur la mort. On passe ainsi du cas de Fatemeh Hakami, la mère d'Elmira (17 mois), lisant le Coran chaque jour, à celui d'Edelgard Clavey (67 ans), cette protestante qui accepte sa mort mais la voit comme un dur labeur : « Je désire tellement mourir : je veux devenir une partie de la grande lumière flamboyante. Mais mourir est un travail ardu, car c'est la mort qui contrôle tout et on ne peut pas l'influencer. » La sagesse orientale est représentée par Maria Hai-Anh Tuyet Cao (52 ans), qui a appris de la Maîtresse Suprême Ching Hai que « ce qui se trouve au-delà de notre monde est beaucoup mieux. Tout y surpasse ce que nous pouvons imaginer et même ce que nous n'imaginons pas ».

Si admettre que la mort contrôle tout exige un dur travail d'acceptation, le Musée des religions met en lumière un autre processus d'adaptation pénible : celui qui découle de la perte d'un être cher. C'est l'autre élément qui justifie le déplacement jusqu'à Nicolet : l'exposition temporaire *Deuils*, qui renseigne sur les divers rites de passage du christianisme, de l'islam, du judaïsme, du bouddhisme et de l'hindouisme. À travers une collection d'objets sacrés, de vêtements de deuil ou d'extraits vidéos, le visiteur a droit à un enrichissant périple dans la géographie et dans l'histoire. Des glapissantes processions funèbres de la Nouvelle-Orléans aux bûchers funéraires de l'Inde, l'exposition *Deuils* réunit une documentation complète, pertinente et accrocheuse. L'ouverture d'esprit est de mise : nul rite, nulle coutume ne sont présentés comme supérieurs à d'autres. La conclusion que tout un chacun est cependant invité à tirer est la suivante : il est normal (et souhaitable) d'être prêts pour la mort. Le deuil fait inévitablement partie de la vie.

L'exposition *À la vie, à la mort / Life Before Death* a déjà été couronnée de multiples prix, dont le *World Press Photo* en 2003, catégorie « Enjeux contemporains », et la Médaille d'or du Art Director's Club (ADC) d'Allemagne. Le Musée des religions de Nicolet⁵ quant à lui a été lauréat régional des Grands Prix du tourisme québécois en 2009. Afin d'attirer des visiteurs pour une exposition consacrée à une thématique en apparence lugubre, le Musée a investi de fortes sommes⁶. « Pour rentabiliser toute l'opération, explique le directeur du Musée, Jean-François Royal, il nous faudrait accueillir 15 000 visiteurs payants et ce n'est pas réaliste. » (Houde, 2010). Soyons réalistes et souhaitons-leur... 14 999 visiteurs.

Bibliographie

HOUDE, F. (2010). « Déjà un succès », *Le Nouvelliste*, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/le-nouveliste/arts-spectacles/201007/02/01-4294950-deja-un-succes.php>>, publié le 2010-07-02, consulté le 2010-08-04.

LAKOTTA, B. et SCHELS, W. (2010 [2004]). *Noch mal leben vor dem Tod. Wenn Menschen sterben*, Munich, DVA.

SONTAG, S. (1990 [1977]). *On Photography*, New York, Anchor Books.

Notes

1. Voir le site Internet de l'exposition territoriale : <<http://www.expomort.com/>>.
2. *Bodies, L'exposition*. Voir : <<http://expobodies.ca/>>.
3. L'exposition est en fait trilingue : les textes accompagnant les photographies de W. Schels sont en français, en anglais et en allemand (la langue de départ).
4. Le photographe donne accès à son portfolio sur son site Internet : <<http://www.walterschels.com/>>.
5. On peut consulter le site Web du Musée : <<http://www.museedesreligions.qc.ca/>>.
6. Le premier bilan d'affluence semblait heureusement positif : « Un mois après son ouverture officielle, explique un journaliste, l'exposition *À la vie, à la mort* [...] se dessine comme le succès espéré. En date du 22 juin, on avait accueilli 1944 visiteurs, soit 34 de moins seulement que pour les mois de mai, juin, juillet et août 2009, combinés » (Houde, 2010). Le même article révèle que le Musée a déboursé jusqu'à 100 000 \$ pour sa campagne publicitaire, sans s'attendre à rentabiliser l'opération.